

RAOUL RIGAULT, FLIC OU CONTRE-FLIC ?

Honni des amis de Monsieur Thiers, figure bohème du Quartier Latin et jeune loup de la mouvance blanquiste, Raoul Rigault, Délégué à la Sûreté et même “Procureur de la Commune”, provoque encore aujourd’hui les controverses au sein des différentes chapelles idéologiques, tour à tour adoré ou détesté pour sa truculence, sa lucidité, son cynisme mortifère ou sa mort en martyr.

Raoul Rigault est né en 1846 à Paris. Il est fils d'un employé au ministère de la guerre, très introduit dans les milieux républicains. Une famille qu'on qualifierait aujourd'hui de petite bourgeoisie, mais aux idées avancées, républicaine. Au point que le père est envoyé comme sous-préfet en Dordogne suite à la révolution de 48. Il est logiquement révoqué en 1851 (coup d'état de Napoléon III). Du coup, il devient caissier chez *Christoffe*.

En 1860, le jeune Raoul suit les cours du lycée impérial de Versailles, un comble pour un futur communard ! Jeune surdoué, il est bachelier à 16 ans et entre à Louis-le-Grand pour préparer Polytechnique. Il suit les cours en externe et découvre le Quartier Latin. C'est un scientifique qui dévore alors les livres, les journaux, concernant en particulier une Révolution Française qu'on lui a complètement édulcorée au lycée. Dès la première année, il mène une fronde d'étudiants contre les profs de Louis-le-Grand et se fait renvoyer. Pour ses parents c'est une catastrophe. Il rompt donc les ponts avec sa famille et vit de petits boulots, comme donner des leçons particulières, faire des corrigés aux concours des grandes Ecoles. Il est de tous les groupes d'étudiants qu'il prétend fédérer. On le voit en particulier faire la navette entre le *Soufflot*, café des juristes et le *café d'Harcourt*, celui des médecins. Le soir, il est au *café Glaser* avec les poètes et les écrivains, Cros, Verlaine, Vallès.

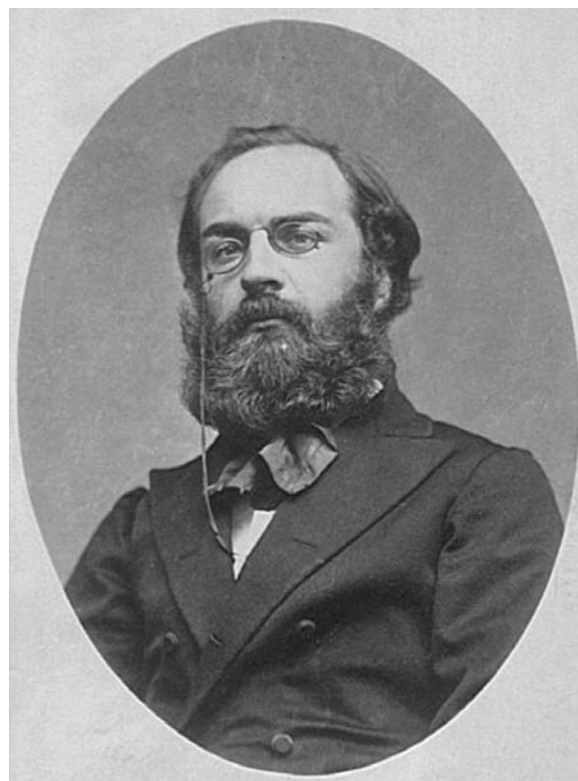


Photo de Raoul Rigault en 1871

LES DIMANCHES AU MUSÉE

conférences-débats présentées par Laurent Bihl
au Musée d'art et d'histoire de St-Denis

■ *dimanche 3 avril 2011 à 15h00*

La Révolution Française : morts et martyrologie

■ *samedi 7 mai 2011 à 15h00*

**Michel Zévaco, de drapeau noir en épée rouge,
un mousquelibertaire à la Belle Epoque**

■ *dimanche 5 juin 2011 à 15h00*

**Henri Jossot,
la caricature et les fœtus récalcitrants**

par Henri Viltard

Une formation de révolutionnaire en milieu potache

Rigault devient une figure du Quartier Latin. Il fréquente tous les milieux et se rend de plus en plus à Belleville dans des réunions ouvrières. Là où beaucoup jactent droits de l'homme et d'humanité, il laisse parler le scientifique qui est en lui et fait des plans d'un projet de chaise électrique pour cramer les curés et les profiteurs. Il prône donc ouvertement la violence. En même temps, il affiche un débraillé militant et participe à toutes les actions de potache : canulars, monômes, fêtes étudiantes : il utilise le rire comme arme politique en rebaptisant les noms des rues et



Auguste Blanqui (1805-1881)

en y enlevant tout ce qui fait penser à la noblesse, au sabre ou au goupillon. La rue Saint-André-des-Arts devient la rue "André", le boulevard Germain vient de Saint-Germain et, le meilleur, la rue "Le" est en fait la rue Monsieur Le Prince. Cela permet de se faire une idée de sa popularité, car l'expression *Boul' Mich'*, inventée par Rigault, est toujours d'actualité. Lors des obsèques du duc de Morny, le demi-frère de Napoléon III, Rigault mène un groupe d'étudiants qui sème la pagaille en criant "Bis !" sur le passage du corbillard. Y a-t-il des travaux aux Tuileries et une pancarte indiquant : "Le public n'entre pas ici", Rigault dégage une craie et inscrit dessous : "Si, quelquefois !".

En 1864, la Première Internationale est créée. La section française est proudhonienne, assez modérée, très portée sur le mouvement coopératif et la capacité à construire une para société niant l'état. Elle comporte aussi les tenants d'un syndicalisme international, qui vont gagner en puissance. A côté, il y a les "vieux" républicains de 48, tenant d'une république plus ou moins rouge. Et puis il y a les blanquistes qui ont pour but essentiel la prise de pouvoir insurrectionnelle. L'apprenti insurgé tombe sur un bouquin récent consacré à Hébert et signé Tridon. Il n'hésite pas à aller sonner à la porte de l'écrivain, lequel est un lieutenant d'Auguste Blanqui. C'est ainsi que Rigault, à 20 ans, va percuter le mythe Blanqui.

Pour l'heure, une grande réunion clandestine est organisée au *café de la Renaissance*, avec la présence de Blanqui. Comme il se doit, il y a au moins 20 indicateurs au courant et la police débarque. Tout le monde est arrêté. C'est l'époque où la police politique, la Sûreté Nationale, est dirigée par le fameux Monsieur Claude, grand manitou de l'infiltration depuis son bureau de la rue de Jérusalem. Rigault, arrêté, passe en

jugement et refuse en pleine audience de prêter serment sur le christ. C'est sa première condamnation. A sa sortie, il s'attelle à un projet alors inédit : monter un fichier d'indicateurs en mettant sur pied une contre-police. En 18 mois, il possède des fiches sur tous les hommes de M. Claude qui sont repérés dès qu'ils mettent un pied au Quartier Latin. A 20 ans, sans aucun moyen financier, il est aussi efficace que la police politique en face, qui ne mettra jamais la main sur ses archives.

Ses amis blanquistes sont Sapia, Pilotell le caricaturiste, et le couple Théophile Ferré-Louise Michel. On trouve la signature de Rigault dans *La Marseillaise* de Rochefort, à laquelle il collabore épisodiquement. Puis il crée *Le Barbare* (2 numéros), avec comme sous titre "Egalité et collectivisme", suivi du *Démocrate* en décembre 1868 (3 numéros).

Les tentatives insurrectionnelles

En 1870, la France entre en guerre, laquelle tourne au désastre qu'on sait. Des blanquistes tentent un coup d'état à la Villette, qui échoue. Puis, c'est la proclamation de la République le 4 septembre. Rigault n'est ni à l'un ni à l'autre. Après toutes ses condamnations, il est obligé de se cacher.

Un gouvernement de Défense Nationale est constitué avec les "Jules", Favre, Trochu, Simon, Ferry. Lorsque Rigault débarque, ses réseaux journalistiques à *La Marseillaise* lui sont extrêmement utiles : accompagné de son second, da Costa, il fonce à la préfecture et s'approprie le bureau du chef de la Sûreté. Par copinage, il obtient de

rester en place, confirmé dans les fonctions. Laisser un fou furieux pareil à la préfecture montre à la fois l'improvisation du moment et le mépris dans lequel on tient ce jeune post-adolescent. Il met la main sur tous les dossiers de police du second Empire, et découvre toutes les compro-missions des grands, des petits, les pots de vin, etc. Dès lors, il aura un statut à part : il sait.

En octobre, suite au désastre de Sedan, les blanquistes tentent un nouveau coup de force qui manque de réussir. Dès le lendemain, le gouvernement en fait arrêter les auteurs, Blanqui retourne en clandestinité. Rigault doit abandonner la préfecture. Il est fort probable qu'il doit de ne pas être arrêté à sa popularité au Quartier Latin. Et puis on ne le prend toujours pas au sérieux... Tout du moins pour quelques heures, car le jeune homme n'est pas parti les mains vides : dès le lendemain, il publie dans le journal de Blanqui, *La patrie en danger*, des dossiers de police d'agents de la Sûreté qu'il a piqués à la préfecture ! Un par jour ! Tous les infiltrés sont "cramés".



Croquis de Klenck
(Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis)

Le 22 janvier, suite aux catastrophes militaires en série et aux rigueurs du siège, la foule afflue à l'Hôtel de Ville. Les blanquistes repartent au charbon mais, cette fois, le pouvoir des Jules a prévu le coup : Aucun institutionnel n'est dans la place : on a laissé aux commandes un républicain bon teint nommé Chaudey et, au service d'ordre, le général Vinoy, un spécialiste de la répression (massacres de Kabylie en 1835, massacre des insurgés des Basses-Alpes en 1851). Ce qui devait arriver arrive. Le ton monte, Chaudey donne l'ordre de tirer. Parmi les morts, il y a Sapia, l'ami de Rigault.

C'est un deuxième échec.

La troisième tentative sera la bonne, le 18 mars 1871, sans avoir été prévue par personne, pour une obscure raison de canons montmartrois, débute la Commune de Paris.

Les divisions de la Commune

Rigault est élu délégué de la Commune pour le 8^e arrondissement. Dès le début, l'insurrection montre sa division politique, que notre blanquiste n'est pas le dernier à alimenter. A l'ouverture de la 1^{ère} séance, il propose que Blanqui, emprisonné à Figeac et transféré à Morlaix, soit élu président d'honneur à titre symbolique, ce qui est exactement ce qu'il faut pour braquer les anciens quarante-huitards, Delescluze en tête. C'est toute la contradiction du Rigault actif et du gamin sous la coupe de papa Blanqui. Lors de la même séance, Arnould propose que toutes les séances délibératives soient publiques : les blanquistes hurlent : les Versaillais vont donc être au courant de tous les plans !

En attendant, en tant que Délégué à la Sûreté, Rigault retrouve la préfecture de police.

Se pose le problème de savoir si on attend de se faire attaquer ou si on attaque Versailles. Il fallait évidemment le faire tout de suite. Ce n'est pas la faute des blanquistes qui ont bataillé dès le 18 mars pour foncer sur Versailles là où les modérés voulaient rédiger des statuts. En revanche, lorsque la fameuse sortie du 2 avril est décidée, l'impatience et l'improvisation vont aboutir à un désastre militaire avec la mort de Flourens et Duval. Les sorties hystériques de Rigault à la Commune ont certainement pesé sur l'impréparation, même si on ne peut pas lui imputer la responsabilité de la catastrophe.

Cette bataille perdue s'achève par le passage par les armes des survivants, au plus parfait mépris des lois de la part des Versaillais. Se pose alors une autre fameuse question, celle des otages. Rigault et Vaillant sont pour des exécutions en représailles, alors que Protot refuse de se mettre au même niveau que les bouchers et prône une action légale, en tant que Délégué à la Justice. La Commune prend la pire des décisions, à savoir le vote le 5 avril d'un décret extrêmement dur, prévoyant trois partisans de Versailles exécutés pour chaque communard, mais elle ne l'appliquera jamais. Cela permet à Thiers d'accréditer le mythe de brigands sanguinaires, là où ce sont les Versaillais qui assassinent à tour de bras. Pire encore, les seules exécutions viendront de la décision personnelle de Rigault à la fin du mouvement, comme si son amertume de tous les échecs en cours se traduisait par un besoin de sang... C'est toute la limite de l'individu dans un mouvement révolutionnaire, qui finit par s'enfoncer dans une spirale de violence. A ce titre, l'exécution presque ultime de l'archevêque d'Arbois est une faute politique

absolue, davantage dictée par le dépit d'avoir été baladé par Thiers (qui a finement laissé entrevoir la libération de Blanqui comme possible alors qu'il n'en aura jamais été question), que par anticléricalisme. Pour les opposants à la Commune, ce passage par les armes, sans aucune utilité, sera une aubaine pour flétrir la postérité du mouvement durant les années suivantes.

Pour l'heure, Rigault s'oppose encore à la Commune sur les prisonniers au secret : il refuse, au nom de l'efficacité, à ce qu'on puisse les visiter, là où Arnould parle à juste titre d'inhumanité carcérale et de torture morale. Toujours l'efficacité contre la morale. Mis en minorité, Rigault démissionne avec Ferré mais se débrouillent pour qu'un blanquiste de paille les remplace, Cournet ; ils restent donc en place dans les faits.

Consternés par les hésitations de la Commune, les blanquistes tentent de contrer les impétiosités collectives par un projet de coup d'état, vers le 13 mai. Pour le mener, deux carrures : Rossel et Rigault. Or, ce projet va échouer parce que Rigault, une fois n'est pas coutume, tergiverse : il croit encore pouvoir échanger Blanqui contre des otages et, obsédé par la venue de son mentor, il perd du temps. Rossel finit par abandonner et démissionne de la Commune.

L'action politique de Rigault

Rigault parvient, durant tout le mouvement, à maintenir l'ordre, éviter les cortèges violents, les pillages, les agressions et ce sans mesure de terreur d'état ou de verrouillage. La Commune fut nette, et c'est à peu près le



Caricature par Bertall :
Rigault en censeur de la presse, coupant des rameaux-journaux
pro-versaillais d'un arbre de la liberté
Titre : " La cueillette des feuilles "
Légende : " Joli mois de mai, quand reviendras-tu ? "

seul exemple de révolution sans exaction notable. Cela, on le doit à l'efficacité de Rigault. Imaginez : pas un pillage dans une capitale en état d'insurrection ! Les journaux étrangers en restent stupéfaits. Encore faut-il compter dans les arrestations les dizaines d'agents de la Sûreté qu'il fait écrouer sans les réutiliser, comme c'est la coutume scandaleuse dans les plus grandes révolutions.

Par ailleurs, Rigault légifère par ordonnance, sans souci de légalité comme à son habitude et les décisions prises sont étonnantes puisqu'il prend des mesures tout à fait novatrices pour défendre le consommateur dans les marchés et foires publiques, puisqu'il interdit le jeu, puisqu'il se bat contre les monopoles, les ententes et positions dominantes anticoncurrentielles, puisqu'il lutte contre l'alcoolisme, lui que les Versaillais présentent comme une brute avinée et absinthomane.

Il fait également interdire la presse versaillaise qui continuait à paraître tranquillement, ce qui lui vaut une empoignade avec Vallès lequel défend le droit intangible à émettre une opinion, toujours l'efficacité contre la morale.

L'anticléricisme reste chez lui une constante : il favorise l'occupation des églises et leur transformation en club politique, préfigurant un peu ce qui se fera en 1905. Dans le reste de la France, c'est le scandale. Perquisitionner dans les lieux d'église peut se révéler intéressant puisqu'on découvre une cache d'armes importante dans un couvent de jésuites de la rue de Sèvres, le 5 avril, le même jour que le décret des otages.

Mais ce que l'on va reprocher énormément à Rigault, de toutes parts, c'est la débauche. Il passe pour organiser des orgies à la préfecture, faire lever les écrous des prostituées pour les amener rue de Jérusalem, et les violer. Un, c'est contredit par toutes les archives. Deux, compte tenu de la masse de travail abattu, ce n'est tout simplement pas possible. Il est vrai que l'équipe des blanquistes de la préfecture travaille en chahutant, en picolant, en faisant venir leurs copines et en couchant sur place, pour rester sur le lieu de travail.

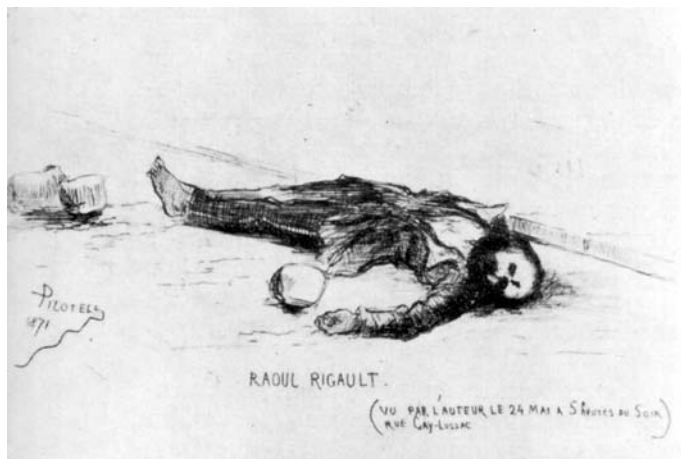
La fin du jeune insurgé

A sa démission de la préfecture, Rigault va se faire nommer, en plus de son rôle toujours central à la préfecture, "procureur de la Commune". La justice révolutionnaire n'existe pas sous la Commune, car, hors les blanquistes, à peu près tout le monde y est hostile. Pour les uns, la justice ne peut être que locale et échappe donc structurellement au pouvoir central, lequel est d'ailleurs amené à disparaître. Pour les autres, il ne peut être question d'approuver une justice d'exception. Même en pleine révolution et attaque versaillaise. Protot, suite au décret du 5 avril, crée un jury d'accusation chargé de déterminer les ennemis de la Commune amenés à être

Les conférences-visites-débats du cycle "Les dimanches au musée" se déroulent au Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis 22bis, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris chaque premier dimanche du mois, de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART
ET D'HISTOIRE

SAINT-DENIS



Cadavre de Rigault, croqué par son ami Pilotell
Texte : " Vu par l'auteur le 24 Mai à 5 heures du soir, rue Gay-Lussac "

désignés comme otages. Or, ce jury ne fonctionne pas. Rigault prône donc un "Tribunal Révolutionnaire". Seules sentences prononcées : l'acquittement ou la mort. On lui refuse, mais il devient procureur devant ce fameux jury populaire. La première séance se tient le 17 mai, sous les bombes versaillaises. 4 inculpés, sous-officiers de gendarmerie. 3 condamnations, 1 acquittement. 2^{ème} séance, l'après-midi : 5 inculpés, 4 condamnations, 1 acquittement. Il n'y aura pas de 3^{ème} séance.

Enfin il y a l'exécution de Chaudey, l'homme qui avait fait tirer sur la foule en 1870, provoquant la mort de l'ami de Rigault, Sapia. C'est une nouvelle faute politique, pitoyable, car c'est évidemment un règlement de comptes. Une fois de plus, ça ne cadre pas avec le jeune gars déconnant, ou avec le brillant organisateur. A l'image de la Révolution elle-même, Rigault est confus, profus, complexe.

Lorsque la semaine sanglante commence, les blanquistes décident de se battre jusqu'au bout (Rigault, Ferré, Eudes, Genton, Vermorel). Le 24 mai au matin, les Versaillais sont à quelques hectomètres. Rigault enfile pour la première fois son uniforme de commandant fédéré. A un ami qui s'étonne en le voyant ainsi, il répond : " Mourir ainsi, ça sert pour la prochaine ! "

Il tombe massacré par un détachement versaillais au coin de la rue Gay-Lussac. Avec lui disparaît à la fois une personnalité controversée et - on l'oublie trop souvent - le benjamin de la Commune. ■

CONFÉRENCES / DÉBATS

LA DIONYVERSITÉ
LA COOPÉRATION DES IDÉES

L'Université Populaire de Saint-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.